

## Tenue de tireur d'élite féminin soviétique

### L' objet lui-même...

Cette tenue de camouflage du type « amibes », adoptée en 1938, est constituée de larges taches marron, rappelant la forme des amibes – parasites des milieux humides – sur fond vert clair. Elle date de 1942 et est composée de coton et de plastique. Cet uniforme est typique de celui porté par les femmes tireurs d'élite de l'Armée rouge.

Il se compose d'une veste, qui est un survêtement large enfilé par la tête et munie de deux fentes permettant l'accès aux cartouchières. Elle est également dotée d'un grand capuchon dont l'ouverture ronde est équipée d'une voilette, destinée à masquer le visage dont la couleur claire est visible de loin. S'y ajoute un pantalon, qui est aussi un survêtement large porté par-dessus une culotte et également équipé de deux fentes pour accéder aux poches.

Chapka ou *ouchanka*  
*ouchka* : signifie oreille en russe



Insigne : la faucille (des paysans) et le marteau (des ouvriers) d'or sur l'étoile rouge (*Krasnaïa Zvezda*) cernée d'or. Les cinq branches de l'étoile représentent les cinq continents.

Ce sont les principaux symboles du communisme et du socialisme. Ils sont utilisés au moins depuis 1917.

Fusil Mosin-Nagant  
modèle 1891/1930



1 À repérer sur le plan page 3

© Musée de l'Armée, dist. RMN-GP



Fusil Mosin-Nagant modèle 1891/1930

En 1859, la firme *Fabrique d'armes Émile et Léon Nagant* est installée à Liège en Belgique. Gérome Michel Émile (1830-1902) et Henri Léon (1833-1900) Nagant sont deux frères à l'origine de cette firme. Ils sont mondialement connus pour leur contribution à la création de l'arme Mosin-Nagant très employée en Russie dès 1891.

Le colonel Sergueï Ivanovitch Mosin (1849-1902), directeur de l'arsenal de Toula, au sud de Moscou, est un ingénieur russe issu d'une famille d'officiers. Il est l'un des concepteurs du fusil Mosin-Nagant.

## L'objet nous raconte...

Dès le début de la guerre, les bureaux de recrutement reçoivent beaucoup de demandes de la part de femmes voulant aller se battre sur le front<sup>1</sup>. Si elles sont généralement acceptées dans le corps médical, les transmissions, etc. le commandement soviétique refuse dans un premier temps de les inclure dans les unités combattantes. Pourtant, nombre d'entre elles suivent des cours paramilitaires, notamment en tir. Mais confronté aux lourdes pertes masculines durant les combats, le commandement révisé son attitude initiale et accepte des femmes tireurs d'élite. Au début ce sont des cas isolés, mais des cours de tir pour les femmes sont créés en décembre 1942 et même une école, l'École principale de préparation des femmes tireurs d'élite<sup>2</sup>, avec une durée et un niveau de formation équivalents à celle des hommes. Pendant ses deux ans d'existence, l'école instruit plus d'un millier de ces femmes, qui éliminent environ 18 000 soldats ennemis, soit l'équivalent d'une division entière.

Le métier de tireur d'élite (*sniper*) est un des plus durs de la guerre. Il demande de l'endurance, de la discrétion, du sang froid et beaucoup de patience. Tout comme leurs homologues masculins, l'objectif des tireurs d'élite féminins est d'atteindre les cibles « à haute valeur », comme les officiers, les mitrailleurs, les tireurs d'élite adverses et les transmetteurs. Ces femmes sont confrontées au feu ennemi, à l'immobilité pendant des heures voire des jours, à la menace de se faire arrêter par les Allemands, puis d'être torturées. D'abord sous-estimées par les hommes, elles gagnent en crédibilité au vu de leurs exploits. Elles sont réputées pour leur persévérance et leur art de la ruse. Leurs doigts fins et sensibles en font des tireurs précis et selon le commandement, elles supportent mieux que les hommes le stress et le froid.

<sup>1</sup> *Guerre & Histoire*, n°28, décembre 2015, « Les snipeuses soviétiques, arme de propagande » propos recueillis et traduits du russe par Yasha Maclasha, p. 44-47. extrait : 490 235 femmes ont été appelées dans l'armée et dans la marine entre 1941 et 1945, sans compter un demi-million d'autres dans les services civils de l'armée : infirmières, blanchisseuses, couturières, cuisinières, serveuses, dactylos, etc.

<sup>2</sup> École de Podolsk, à 40 km au sud de Moscou.

Parmi ces femmes, six ont reçu la plus haute distinction de l'URSS, celle de Héros de l'Union Soviétique (comme Ludmilla Pavlitchenko, Aliya Moldagoulova...). Seule une d'entre elles, Nina Petrova, est devenue chevalier complet de l'ordre de la Gloire (autre grande récompense soviétique). La propagande soviétique en fait des icônes, exagérant parfois leurs exploits.<sup>3</sup>



Орден Славы : ordre de la Gloire

Il est créé le 8 novembre 1943 et comprend trois classes. Il est décerné uniquement aux hommes de troupe ou sous-officiers de l'armée de terre et aux officiers subalternes de l'aviation, qui ont fait preuve d'un courage exceptionnel face à l'ennemi. Son attribution est généralement accompagnée d'une promotion.

En relief, le Kremlin et la tour Spassky, entouré de deux branches de lauriers et surmontant un cartouche frappé du mot СЛАВА (API : slava)

Герой Советского Союза : Héros de l'Union soviétique  
La récompense est instituée le 16 avril 1934.

La médaille de l'Étoile d'or délivrée avec le certificat de l'accomplissement héroïque, *Gramota*, par la plus haute autorité administrative sur l'ensemble du territoire, le *Præsidium du Soviet suprême*.



<sup>3</sup> Guerre & Histoire, n°28, décembre 2015.

